



La fuite et l'évasion comme technique romanesque dans l'œuvre de Mongo Beti

Ijah Gideon Akase & Iorkohol Andrew,

Department of French, Nasarawa State University, Keffi

Department of Languages & Linguistics, Benue State University, Makurdi

akaseijah28@yahoo.com; iorkoholandrew@gmail.com

Résumé: La fuite est considérée comme un déplacement effectué par une personne ou un animal qui fuit pour échapper à quelqu'un ou à quelque chose. En d'autres termes, la fuite désigne l'état d'échapper, d'évader ou de disparaître à ceux qui le recherchent. Alors, l'évasion est l'action de s'évader, de s'échapper d'un lieu où l'on était enfermé. Ces deux notions sont étroitement unies dans l'œuvre de Mongo Beti et l'auteur semble utiliser ces notions comme technique narrative dans sa création littéraire. Les héros de notre auteur adoptent la stratégie de la fuite et l'évasion parce que le monde de Beti apparaît inamical, hostile et qui refuse toute modification et par conséquent la fuite et l'évasion est choisie comme le moindre mal puisqu'elle a l'avantage de sauvegarder au moins la vie du héros. En commençant par *Ville cruelle*, *Mission terminée et passant par Le Pauvre Christ de Bomba*, *Remember Ruben*, *La ruine presque cocasse d'un polichinelle* ou même *Perpétue et l'habitude du malheur*, la stratégie de la fuite et l'évasion semble être l'ordre du jour. La notion de la fuite et l'évasion donne l'impression que l'avenir est bouché, que le personnage de Beti ne peut se réaliser nulle part. C'est de ce point de vue qu'il convient de comprendre le climat d'instabilité psychologique et physique que l'on rencontre souvent dans ses œuvres.

Introduction

Ces deux notions : la fuite et l'évasion non seulement contiennent une coloration psychologique mais aussi sont l'expression d'un état d'esprit qui règne dans tous les romans de Mongo Bétii; il en a fait une constante qui dénote chez lui une certaine instabilité, le refus d'un monde pourri et corrompu dans lequel ses personnages ne peuvent s'accomplir. Cela est en conformité avec son attitude à l'égard de la société africaine telle qu'il nous l'a présentée : le monde colonial véhicule de nouvelles valeurs qui remettent en cause celles qui faisaient la fierté de l'Afrique ; il est source de maux qui paraissent insupportables comme la corruption, la déshumanisation, etc. Ce n'est pas pour autant que la communauté traditionnelle qui lui est opposée soit le refuge de ceux que la colonisation rejette : de nouvelles conditions ont été créées qui ne tolèrent plus l'existence de pratiques séculaires ; la tradition est, elle aussi, condamnée à la disparition. Cette description donne l'impression que l'avenir est bouché, que le personnage de Mongo Bétii ne peut se réaliser nulle part. C'est de ce point de vue qu'il convient de comprendre le climat d'instabilité psychologique et physique que l'on rencontre souvent dans ses œuvres.

La fuite et l'évasion comme technique romanesque :

I. *Ville cruelle*

Dans *Ville cruelle*, nous assistons à la fuite de deux personnages ; même si elle n'est pas motivée par les mêmes causes, elle n'en demeure pas moins significative de leur inadaptation sociale : après ses mésaventures au village où il a essayé d'exaucer les vœux de sa mère en y restant jusqu'à la mort de celle-ci, Banda a pour seule préoccupation de quitter Bamila ; le rejet dont il y est l'objet n'est pas la seule raison de son désir de partir, car sa mésentente se situe surtout au niveau des vieux. On pourrait penser que c'est l'expression d'un conflit de générations, mais elle va au-delà de ce phénomène social parce



Banda ne se trouve plus de place dans la tradition ; il n'est pas du tout intégré dans son village car les seules personnes qui éprouvent pour lui une petite affection sont les vieilles amies de sa mère. La fuite et l'évasion se manifestent chez lui comme un appel à l'aventure, à la découverte d'un monde nouveau : il n'est pas attiré par Tanga qu'il a connue pendant son enfance (il y a été inscrit à l'école missionnaire) et où il continue à voir les gens vivre dans la misère ; il veut aller à Fort-Nègre dont le rêve le chagrine et le hante à chaque instant. Cette recherche de l'aventure, ce rêve qui frise l'obsession le conduit à rêvasser, à ne jamais se concentrer sur le présent, ce qu'il ne cesse de se reprocher à ces moments de lucidité "Ouais ! je ne fais que penser à n'importe quoi et jamais à ce que je fais", ou encore, "cette mauvaise manie de penser toujours à d'autres choses qu'à ce qu'il fait".

Outre cet aspect psychologique de la fuite, il y a aussi son côté policier qui a une connotation de culpabilité ; Banda aide Koumé recherché par les gardes pour avoir attaqué son patron grec avec ses collègues ouvriers à s'enfuir dans la forêt ; la course nocturne dans laquelle ils se sont engagés se terminera par la noyade de son compagnon. Même si la responsabilité de Koumé n'est pas prouvée dans la mort de M.T. il reste qu'il est tenu pour le meneur. Il apparaît bizarre que les jeunes gens, tous deux fuyards, deviennent des complices alors que leurs raisons sont différentes le fait qu'ils se soient connus et qu'ils aient sympathisé témoigne d'une certaine communauté de destin de la jeunesse, bien que ses composantes respectives ne vivent pas dans les mêmes conditions. Mais pourquoi Koumé a-t-il péri alors que Banda reste vivant ? D'abord, parce que celui-ci, en tant que paysan, connaît mieux la forêt que son ami d'un instant ; ensuite, comme héros du roman, il doit rester présent jusqu'à la fin. On pourrait aussi être tenté de croire que Koumé meurt parce qu'il a été responsable, indirectement peut-être, mais responsable quand même, de la mort de son patron, donc qu'il a commis un acte réprimandé par la société. Cela serait aussi vrai alors pour Banda qui n'a pas hésité à prendre l'argent qu'il a trouvé sur le cadavre de son ami et qui représentait pour celui-ci le salaire de plusieurs mois de travail. Nous voulons dire par là que la mort de Koumé signifie plutôt que d'autres issues sont possibles pour le fuyard qui peut périr ou survivre, les dangers géographiques (comme la noyade) ou sociaux (quand il veut s'intégrer dans un groupe méconnu). Mais il meurt dans sa fuite. *Ville cruelle* est le roman de la fuite éperdue, perpétuelle, vers un horizon inconnu.

2. *Mission terminée*

Dans *Mission terminée*, l'aventure épique de Medza ressemble plus à une évasion qu'à un voyage d'agrément : il quitte la ville qui lui rappelle de mauvais souvenirs (son échec à l'examen du baccalauréat) pour retrouver dans son village la tyrannie de son père et son départ pour Kala lui permet de fuir ce monde qui le répugne et d'oublier ses désagréments. Ce sera pour lui l'occasion de rencontrer du nouveau, de découvrir une autre atmosphère, une liberté ; son émerveillement devant la simplicité de la vie de Kala sera à la hauteur de l'étouffement qu'il ressentait tant au collège que dans sa famille. D'abord réticent au voyage, il ne se résignera à quitter Kala qu'avec peine, tellement ce séjour qu'il a trouvé trop bref, a été instructif et agréable : il y a appris à mieux apprécier les valeurs culturelles traditionnelles et la liberté, a mesuré à l'épreuve des réalités, la minceur des



connaissances acquises à l'école coloniale. C'est à Kala que Medza a pu se rendre compte du climat d'enfer qui régnait dans sa famille. Le voyage de découverte a contribué non pas à le stabiliser, mais à aiguïser sa vigilance, l'a amené à refuser toute tyrannie ; il prend conscience des brimades dont il a été l'objet de la part de son père : "Mon père... une vingtaine d'années de terreur à peu près constante". Même si le retour est appréhendé avec une certaine inquiétude, il n'en demeure pas moins qu'il est animé d'une détermination à faire front devant son père autoritaire : "Fallait-il lui avouer tout d'avance, pleurer à ses pieds, lui demander pardon ? A cette idée, une sorte d'amertume m'emplissait, affirme-t-il, comme si j'avais été en train de vomir de la bile. Ce n'était pas encore la révolte, à proprement parler, c'était comme un signe avant-coureur. Mais je commençais à me rebiffer comme un poulain incapable de supporter la rudesse du mors".

A Kala, Medza trouvera aussi une atmosphère d'évasion : les jeunes semblent vivre en dehors des problèmes quotidiens, insouciantes des difficultés que l'on peut rencontrer ; c'est ce qui provoque son émerveillement. Après toutes ces découvertes, il était logique qu'il ne pût plus vivre dans sa famille, ni supporter son père. La mort de celui-ci n'est qu'un prétexte pour s'enfuir, pour justifier sa fuite qui se termine par une errance : "Une vie d'errance sans fin. Errance à travers les êtres, les idées, les pays et les choses". L'essentiel pour lui c'est d'avoir pris conscience du drame de son peuple qui erre comme lui, à la recherche d'une personnalité, d'une stabilité.

3. *Le pauvre Christ de Bomba*

Avec le RPS Drumont, dans le pauvre Christ de Bomba, nous avons à faire à une autre sorte de fuite en avant. Incapable de trouver des méthodes d'évangélisation adéquates et aptes à faciliter son travail, le missionnaire se lance dans un rêve qui consiste à mettre en application des recettes idéalistes : laisser les Tala seuls pendant trois ans afin d'attiser leur soif de Dieu. Dès les premières étapes de sa tournée d'inspection pour constater les résultats obtenus, il aurait dû se rendre compte de la faillite de la méthode ; mais la naïveté et l'entêtement dont il fait preuve l'empêchent de voir la réalité. Les Tala ne sont pas plus prêts de se tourner vers Dieu qu'avant et son ardeur ne pourra pas avoir raison de leurs refus : chacune des autres étapes confirme cette volonté, mais le RPS Drumont tient à aller au bout de son supplice et c'est avec amertume qu'il assiste à la fermeture définitive de la mission de Bomba dont il avait la responsabilité. Il accomplit le voyage inverse de Medza : celui-ci en tire des leçons positives alors que lui va de malheur en malheur et sa fuite spirituelle, le refus de tenir compte de cette réalité ne pourra pas convertir les Tala. Face à cet échec, le missionnaire se réfugiera dans un mysticisme coupable, reconnaissant en son for intérieur la vanité de la recherche d'une plus grande adhésion populaire à sa religion. Son cas paraît plus dramatique d'autant plus que, généralement, le voyage chez Mongo Béti, la fuite contribue à découvrir d'autres valeurs ; avec lui, c'est une fuite en avant, le refus d'une situation alors qu'il n'y a pas d'issue.

4. *Remember Ruben*

Mor-Zamba, héros de Remember Ruben et de la ruine presque cocasse d'un polichinelle, apparaît comme un homme maudit qui n'a pour compagnon que le malheur qui le poursuit



partout. Voyageur perpétuel à la recherche d'une stabilité, toute sa vie se résume en une fuite continue. Tout enfant, c'est en fuyant avec sa mère (qui meurt en cours de route) qu'il va échoir à Ekoumdoum mais son adoption dans ce village ne suffira pas à en faire un homme tranquille. Chaque fois qu'il semble trouver une certaine tranquillité il ressent comme un appel à l'aventure, volontaire ou involontaire. Son enlèvement à Ekoumdoum par les gardes, son séjour au camp Leclerc, son intégration dans les milieux rubénistes de Kola-Kola sa rencontre avec son "frère" Abena devenu un chef nationaliste, son retour à Ekoumdoum comme responsable rubéniste, tout cela constitue un cheminement quelque peu chevaleresque : à Kola-kola, il a vécu toutes les mésaventures, traqué aussi bien par la misère que par la police.

A la fin de *Remember Ruben*, il s'apprête à fuir la répression qui s'abat sur les rubénistes à l'approche de la proclamation de l'indépendance. Cette fuite est préparée comme s'il agissait d'un combat de dernière heure qu'il va livrer. S'il veut quitter la ville, ce n'est pas que sa présence n'y est pas voulue, mais il est plus utile à Ekoumdoum qu'à Kola-Kola. Dans son cas, nous avons l'impression qu'il a bouché la boucle en faisant le tour des différentes étapes importantes de sa vie (l'enlèvement à Ekoumdoum, les travaux forcés, le ghetto de Fort-Nègre avec ses agitations socio-politiques) pour se retrouver au point de départ mais, cette fois-ci, porteur d'une promesse d'avenir meilleur. Sa faute éperdue entre les diverses réalités aura contribué à le mûrir davantage, à faire de lui un militant politique assez convaincu pour être chargé d'une lourde responsabilité : délivrer son village d'adoption pour y instaurer un système social nouveau. Son long parcours l'a amené à voir une vision du monde cohérente, à adhérer à un mouvement politique. Après avoir ainsi fait le tour des romans de Mongo Béti, nous constatons d'abord qu'ils ont en commun un appel au voyage, à l'aventure, à la recherche d'un monde meilleur. Cela nous renforce dans notre conviction que Mongo Béti présente un univers invivable dans lequel son personnage ne peut se réaliser pleinement. Il éprouve de la réticence à se contenter d'une telle situation qui constitue un étau autour de l'individu.

Si, comme la sagesse populaire le dit, le voyage est formateur, les personnages ainsi appelés à ne pas connaître de stabilité acquerront au cours de leur périple des connaissances qui les conduiront éventuellement à évoluer dans le sens positif, vers la vision du monde de l'auteur : non seulement ils découvrent qu'ils ne sont pas aptes à vivre dans des conditions misérables, mais ils constatent aussi qu'un changement peut-être apporté à celles-ci. Leur instabilité est motivée par le désir de modifier leur situation, de l'améliorer, par la nécessité qu'ils éprouvent d'être dans un monde en cohérence avec leurs convictions, leurs idées. Cela est aussi vrai pour le RPS Drumont que pour Banda ou Mor-Zamba : qu'il s'agisse de la mise en application d'une croyance religieuse, politique ou sociale, de la réalisation d'un projet. Découvrir de nouveaux horizons pour les comparer, établir un parallèle, accomplir une ascension (au sens premier du terme) afin de se réaliser pleinement, telle semble être la mission dévolue au voyage. La fuite et l'évasion sont aussi l'expression de la révolte contre un monde, révolte qui s'explique par le refus de subir une situation au lieu de la contrôler ; elles permettent alors une prise de conscience, la découverte de la situation dans laquelle le héros vit, en la comparant à un autre univers.



Elles évoquent aussi une atmosphère de prison dans laquelle sont enfermés les personnages ; il s'agit pour eux de conquérir leur liberté par rapport à la tyrannie à laquelle ils sont soumis ; ils s'évadent d'un monde dont les valeurs ne leur conviennent pas et qui ne leur laisse aucune marge de manœuvre. Mais le reproche fondamental que l'on peut faire à Mongo Béti à ce niveau c'est de présenter cette liberté dans l'imaginaire ; en effet, jamais le fuyard ni l'évadé ne retrouvent ce qu'ils recherchent, ils se contentent de l'imaginer, d'en faire des représentations ou des projections seulement en idées.

En parcourant l'œuvre de Mongo Béti, on constate effectivement que la monde (traditionnel ou colonial) pèse beaucoup trop sur l'individu, l'enferme dans un univers qui lui semble hostile. Les personnages se sentent comme étrangers car ils ne sont pas toujours compris de leur milieu ; cela est très flagrant pour Mor-Zamba : arrivé tout enfant à Ekoumdoum, les habitants voient en lui un être étrange (un enfant solitaire au petit matin, affamé et muet). Cette apparition matinale est trop insolite pour ne pas éveiller de soupçon ou de la méfiance. A partir de cet instant, on a l'impression qu'il est condamné à végéter partout où il ira, ne parvenant jamais à s'intégrer définitivement dans aucune communauté (ni à Ekoum doum, ni à Kola-Kola). Il semble poursuivi par un mauvais sort et tout le trajet qu'il a parcouru a été effectué à la recherche d'une compréhension, d'une affection qui lui ont tant manqué. Le monde de Mongo Béti apparaît comme inamical, hostile, n'admettant aucune intrusion en même temps qu'il refuse toute modification, toute remise en cause. Il est normal, dans ces conditions, qu'un personnage, étranger de par son origine ou de par sa conception de la vie ne puisse s'y sentir à l'aise et désire s'en retirer. C'est ce départ qui est considéré comme une fuite ou une évasion car la société reste hermétique, comme une prison, à tous points de vue désireuse de sauvegarder son intégrité et son autonomie, elle refuse toute remise en cause qui est jugée comme une trahison et sévèrement punie. Dès lors, "l'étranger" n'a qu'une solution : s'évader et fuir de ce monde : dont il n'épouse pas toutes les valeurs et dans lequel il n'est pas toléré s'il désire réaliser quelque peu ses idées. Il se mettra ensuite à la recherche d'une liberté qu'il n'a pas ; il s'agit ici d'abord d'une liberté individuelle car la société qu'il fuit est un monde cohérent auquel il est seul à ne pas pouvoir s'adapter. C'est le cas de Medza surtout qui, après avoir découvert un autre mode de vie, goûté à certains délices, ne trouve plus de place dans sa famille ; il veut briser tous les carcans qui l'enchaînent, surtout l'autorité paternelle dont il souffre depuis son enfance. Comme nous le disions, ce désir de liberté peut naître à la suite d'un voyage au cours duquel on découvre que tout n'est pas pareil partout, qu'il existe d'autres valeurs : ayant constaté et apprécié la l'attitude dont bénéficient les jeunes de Kala, Medza comprend brusquement la tyrannie de son père. Mais alors, il faut remarquer que cette indépendance du personnage n'est jamais acquise ou conquise dans le roman; celui-ci se termine presque toujours par la fuite du héros et nous ne le voyons pas mettre en pratique sa conception de la vie. Nous reviendrons sur la fin tragique des œuvres de Mongo Béti mais d'ores et déjà, on peut affirmer que le héros, tout au long du roman, n'arrive pas à réaliser ses convictions, il court vers un monde idéal dont on ne verra pas la matérialisation. Est-ce à dire que l'auteur est, sur le plan philosophique idéaliste ? Nous ne le pensons pas trop. Il affirme que le rôle du romancier n'est pas de donner des solutions aux problèmes politiques qu'il soulève dans son œuvre



mais de laisser la porte ouverte à plusieurs possibilités ; c'est au militant politique qu'il revient d'élaborer des projets de société. C'est un argument qui en vaut un autre mais on constate que, généralement, les romans de Mongo Béti se terminent par une note quelque peu pessimiste qui semble assez compatible avec leur contenu.

De ce point de vue, on peut considérer que la fuite et l'évasion ne constituent pas une solution aux difficultés que rencontre son héros. En effet, la fuite signifie sinon le refus de changement, du moins l'incapacité à apporter quelque modification que ce soit. Car, Si le seul homme conscient s'en va, il y a de fortes chances que la société reste telle qu'elle était, qu'elle n'évolue pas sous le contrôle de ceux qui en détiennent les rênes ou que son évolution soit brutale. Ainsi, le départ peut être considéré comme une certaine lâcheté, la reconnaissance de sa faiblesse ou de son impuissance en même temps que celle de la force et de la cohérence du groupe. En suivant la chronologie dans les romans de Mongo Béti on peut constater cette vanité Banda se résigne à quitter son village, Bamila, parce que sa voix ne porte pas devant l'indolence apparente des villageois ; le RPS, après avoir constaté son échec, l'accepte et change de mission ; quant à Essoba Mendouga, il reconnaît que sa conversion au christianisme est vaine et retourne avec plaisir aux pratiques ancestrales. Medza lui, esquisse un projet dont nous ne voyons pas la réalisation. Avec Mor-Zamba, nous nous rendons compte que le changement n'est pas pour demain : il a fui la répression coloniale à Fort-Nègre pour retourner convertir les habitants d'Ekoumdoum au rubénisme. Mais quelques années plus tard, avec Perpétue, on remarque que cette situation répressive s'est plutôt généralisée: Essola fut emprisonné pour avoir été soupçonné d'être rubéniste. Comme on le voit, Mongo Béti lui-même laisse entrevoir cette impuissance du rénovateur à faire bouger un état de fait. Oti est amené à se poser la question suivante : l'évasion et la fuite sont-elles volontaires, provoquées ou imposées.

À première vue, on peut exclure leur acceptation de la part du héros dans la mesure où il est animé d'un désir profond de changement pour se réaliser lui-même pleinement. Accepter consciemment de partir dans ces conditions serait un signe de défaitisme puisqu'il refuserait de lutter et reconnaîtrait la toute puissance de la machine sociale. Cela nous amène à reconsidérer sous un autre angle ce que nous venons de dire sur la reconnaissance de la faiblesse : les personnages de Mongo Béti se couvent dans des conditions telles qu'accepter de vivre dans le respect des valeurs de leur groupe signifierait à coup sûr la renonciation à leurs projets, tout au moins au refus de tout désir de réformes car ils seraient bien vite écrasés par le poids de l'habitude, du nombre et de l'organisation qui pèsent sur la société, d'autant plus que leur aventure n'est jamais d'une très grande envergure parce qu'individuelle. Donc, la fuite est choisie comme le moindre mal puisqu'elle a l'avantage de sauvegarder au moins la vie du héros et qui dit vie, dit espoir de pouvoir réaliser ses projets. Et on peut affirmer sans risque de se tromper, que l'alternative et ses termes sont imposés et que le personnage n'a pas le choix de ses moyens de résistance, de sa solution. La société ne donne aucune chance de mettre en application ses intentions. Nous saisissons la portée de la sévérité dont elle fait preuve à l'égard de l'étranger" celui-ci est considéré comme un perturbateur de l'ordre établi vis-à-vis duquel il ne faut rien concéder mais plutôt manifester une grande fermeté et une grande vigueur



pour que son exemple ne suscite pas d'autres velléités. Elle confirme en cela le caractère autarcique et renfermé dont nous avons parlé plus haut et qui a nui à son maintien. L'on réalise dès lors pourquoi l'œuvre de Mongo Béti présente l'image d'un monde sans affection, d'un héros solitaire pour lequel même la famille ne constitue pas une garantie de compréhension et d'intégration sociale. Dans ces conditions, l'évasion et la fuite ne sont pas seulement imposées elles sont aussi provoquées c'est-à-dire que le héros est mis dans une situation telle, que la seule issue qui lui reste est le départ, occasionné par des événements extérieurs. C'est le cas de Mor-Zamba par exemple : on ne lui propose pas de quitter ou de rester à Ekomdoum, mais ce sont les gardes, à la recherche d'hommes valides pour les travaux forcés, qui l'amèneront, soulageant ainsi le village du poids de cet "étranger" qui a semé tant de discordes. L'évasion et la fuite marquent la fin d'une étape dans la vie du personnage, si ce n'est la fin de l'œuvre elle-même, à l'exception de la ruine presque cocasse d'un polichinelle. À partir de tous ces éléments, nous avons une explication un peu plus précise du sens des voyages si fréquents dans les romans de Mongo Béti: il peut s'agir d'un parcours dans un espace géographique : Banda ou le RPS Drumont, Medza ou Mor-Zamba ou spirituel -le chef Essomba Mendouga qui fait le cheminement polygamie-monogamie polygamie.

Conclusion

L'évasion des personnages peut s'entendre au sens physique ou psychologique du terme ; mais elle ne constitue nullement la meilleure solution aux problèmes vécus ; elle est un substitut, quelque chose de provisoire qui laisse entrevoir une sorte de revanche "reculer pour mieux sauter" selon le proverbe. La communauté manifeste sa volonté de demeurer un groupe cohérent, immuable, qui ne tolère aucune velléité de remise en cause et le départ d'un individu signifie surtout sa révolte devant une telle situation, son refus de vivre dans de telles conditions. Cette révolte n'aboutit pas forcément à une révolution car la société semble disposer d'une force à laquelle ne peut résister un individu. Alors se pose la question de la tactique et des méthodes à utiliser pour parvenir à un changement. À ce stade de la réflexion, il est intéressant d'étudier le processus qui conduit le personnage à remettre en cause les institutions dans lesquelles il vit, les rapports qu'il entretient avec le groupe pour comprendre comment naît et se développe le conflit.

Références

- Boto, Eza. *Ville Cruelle*. Paris : Présence Africaine, 1953.
Béti, Mongo. *Le Pauvre Christ de Bomba*. Paris : Présence Africaine, 1956.
... *Mission Terminée*. Paris : Buchet /Chastel, 1957.
... *Le Roi Miraculé*, Paris : Buchet /Chastel, 1958.
... *Perpétue et l'habitude du malheur*. Paris: Editions Buchet /Chastel, 1974.
... *Remember Ruben*. Paris : Union Générale d'Édition, 1974.
... *Main basse sur le Cameroun*. Paris : Union Générale d'Éditions, 1972.
... *La Ruine presque cocasse d'un Polichinelle*. Paris: Editions des peuples Noirs, 1979.



- ... *Les Deux Mères de Guillaume Ismaël Dzewatama, futur camionneur.*
Paris: Buchet/Chastel, 1982.
- ... *La Revanche de Guillaume Ismaël* (1993)
- ... *Trop de Soleil tue, l'amour.* Paris : Editions Julliard, 1999
- ... *Branle-bas en noir et blanc.* Paris: Editions Julliard, 2000.
- Biakoko A. Anthony. "Entretien avec Mongo Beti", in *Peuples Noirs Peuples Africains*, 1978.
- Mbock, Charle-Gabriel. *Comprendre ville cruelle d'Eza Boto.* Paris : Edition Saint-Paul, 1981.
- Mouralis, Bernard. *Comprendre l'œuvre de Mongo Beti; Paris: Editions Saint-Paul, 1981.*
- Umezina, Wilberforce. *La Religion dans la Littérature africaine*, Kinshasa : Presses universitaires du Zaïre, 1975.
- Archiriga, Jingiri. *Le Pauvre Christ de Bomba: Le Missionnaire converti*, in *La Révolte des Romanciers Noirs de la langue Française.* Paris: Editions Naaman, 1978.
- Lambert, Fernand. *L'ironie et l'humour de Mongo Beti dans Le pauvre Christ de Bomba,*
in Etudes Littéraires, no. 3, 1974.
- Peuples noirs, peuples Africains. Online www.arts.uwa.edu.au/MongoBeti
- Mongo Beti. online <http://en.wikipedia.org/wiki/MongoBeti>